

Zimmer

Olivier Benyahya

4è de couv : *Je vous le donne de bon cœur.*

---

Je suis rentré d'Auschwitz le onze avril 1945.

Je fêterai demain mes quatre-vingt-deux ans.

D'un point de vue strictement juif, je n'ai jamais été plus détendu qu'après Auschwitz. S'appeler Zimmer et habiter Paris après avoir été déporté là-bas, c'était quelque chose dont on ne mesure plus la portée. Ça vous avait des parfums de sainteté. Je le dis tel que je le ressens, et n'en déplaise à certains, jamais je n'aurai été plus apaisé qu'à l'époque où je suis rentré des camps.

Encore que le mot apaisé me semble mal choisi. Mes nuits étaient agitées. Il y avait tout de même des choses dont je peinais à me défaire.

Mais ne pinaillons pas. Il fallait s'appeler Zimmer à la Libération et flâner aux abords du Vélodrome d'Hiver en arborant un numéro à l'avant-bras. C'était quelque chose. D'un point de vue strictement juif, on ne m'aura jamais oublié avec autant de prévenance qu'en ces jours glorieux. Le temps passe mes bons amis. Le temps passe toujours. Et je sais ce que vous avez en tête à l'heure qu'il est. Les synagogues brûlent. On nous donne de nouveau la chasse. Près de nos maisons, les murs se couvrent d'injures. Je sais ce que vous pensez. Ce n'est que le fait du temps, croyez-moi. Que se consomment nos temples. Que se cachent nos prêtres. Il est vain de s'inquiéter. Ouvrez une bouteille à ma santé, et croyez le vieil homme que je suis. Le temps passera.

J'ai habité Paris toute ma vie. Laissons de côté mon escapade polonaise, relativement brève, je ne me suis jamais fait au climat d'Auschwitz.

J'ai habité Paris toute ma vie, et j'y ai connu trois adresses. J'ai grandi près de l'Opéra dans un appartement en rez-de-jardin, avec mes parents et mon frère aîné, Claude ; j'y ai vécu la première partie de ma vie.

De retour en France à la Libération, je me suis installé rue du Temple et j'y ai repris le fil de mon existence. J'aimais ce quartier. C'est ici que j'ai appris mon métier et fait la connaissance de ma femme. Il y a peu encore, j'y retournais assez souvent, je m'attablais dans un restaurant dont le propriétaire est un ami ; mais j'ai désormais plus de mal à me déplacer, ma hanche me fait souffrir. Je connais chaque ruelle du quartier. Mon frère, Claude, était parvenu à s'y dissimuler durant la guerre, aidé en cela par un couple sans enfant dont je vais fleurir la tombe deux fois l'an. Plus tard, grâce à l'argent que nous procurait l'entreprise de textiles montée avec Claude, Marianne et moi avons déménagé pour le septième arrondissement, à quelques minutes des pelouses du Champ-de-Mars.

C'est un endroit trop grand pour nous à présent. Cent soixante-six mètres carrés, quatre chambres, un bureau, une terrasse sans vis-à-vis sur laquelle nous avons souvent pris nos repas. Les plafonds me semblent plus hauts chaque jour, et la majorité des pièces n'a plus vocation qu'à justifier le passage de la bonne. Mais c'est un très bel appartement. Mon fils, Éric, y est né. Mes petits-enfants ont passé ici de longues heures. Nous y finirons notre vie ma femme et moi.

La population de ce quartier a peu changé avec les années. M'être installé là est une des rares décisions dont je me félicite régulièrement. On ne croise pas beaucoup d'Arabes. C'est un des arrondissements où il y en a le moins. Les propriétaires sont réticents. Je dis à Marianne que l'argent nous aura au moins servi à ça et elle me donne raison. Je n'ai pas autant de tendresse pour ce quartier que pour celui de la rue du Temple, c'est un autre monde, une autre époque, mais nous y aurons vécu heureux. Nous y avons toujours joui de cet oubli auquel je faisais allusion, cet oubli précautionneux que nous avons appris à élever au rang d'aspiration.

D'un point de vue strictement juif, le prix du mètre carré dans certains quartiers de Paris est un signe de Dieu.

Le Tout-Puissant veille sur nous.

Il se repent.

Voilà ce que je dis à Marianne.

Le prix de l'immobilier dans les beaux quartiers c'est la repentance de Dieu après Auschwitz.

Je suis abonné à deux quotidiens. Un de gauche, un de droite. Je regarde les journaux télévisés chaque jour. Ma fille se moque de moi parce que j'accorde une grande place à l'information tout en ne lui octroyant qu'un médiocre crédit. Je lis de nombreux essais écrits par des gens de toutes sortes et dont la sensibilité est parfois très éloignée de la mienne.

Il n'y a pas grand-chose pourtant à écrire. Dans le fond, il n'y a rien.

Que les pauvres aillent crever de misère et réapprennent la dignité. Les pauvres ont toujours crevé de faim et ça ne changera jamais, rentrez-vous ça dans le crâne une bonne fois. Les pauvres sont là pour crever. Après avoir trimé toute leur vie. Tout le reste n'est que boniment. Je vois des foules envahir les rues sur mon écran de télévision, je lis chaque matin que des milliers d'hommes et de femmes sortent crier ensemble leur mécontentement, leur refus de n'être que des créatures à qui on demande de marcher droit, leur désir d'un monde de justice et de fraternité. Qu'ils restent chez eux à baiser. Où à s'occuper de leurs gosses. Que les Palestiniens aillent crever. Ils veulent un génocide, c'est ça ? Ils veulent un Holocauste bien à eux ? Qu'ils aillent crever. Et que les Israéliens aillent crever avec eux. Qu'ils y crèvent tous sur leur Terre Sainte.

Je ne veux que l'Oubli.

Je regrette de ne pas avoir conservé mon étoile jaune. C'est ce que j'appelle de la poésie.

Une étoile jaune.

Ma mère savait par cœur de nombreux vers. Elle m'en disait parfois pour m'aider à trouver le sommeil. Sa voix était monocorde. Le premier prénom de ma mère était Louise. Elle était grande, mince, une marque rose colorait ses joues. Mon frère Claude tenait d'elle davantage que moi, ses yeux étaient bleus comme les siens.

Je n'ai jamais rien lu d'elle autre chose que des lettres, des cartes postales, mais je me souviens qu'elle tenait un journal. Mon père, je me le rappelle, lui avait offert l'œuvre poétique de Victor Hugo. C'était pour lui qu'elle avait le plus d'estime. Adolescent, je l'écoutais m'en lire de longs extraits, souvent les mêmes. J'en ai longtemps conservé des bribes mais je n'ai pas hérité du goût de ma mère pour les choses en rimes. Une étoile jaune. Voilà ce que j'appelle de la poésie.

Les gens de Vichy, les collaborateurs, les hommes de la Milice, ils marchaient la tête haute.

J'ai toujours aimé qu'un homme marche la tête haute.

Mon père marchait la tête haute lorsqu'il a suivi la Police.

Louvoyer, raser les murs, dissimuler sa pensée, tout ceci ne m'inspire aucune sympathie. Un homme doit marcher la tête haute. Or, nous sommes forcés d'en convenir, le peuple juif s'apparente par bien des traits à ces sortes d'insectes que l'art du camouflage maintient en vie. Les Juifs sont une forme pernicieuse d'abstraction : nous changeons de couleur, nous changeons de voix, nous devenons le milieu dans lequel nous évoluons. Je ne suis pas le seul à l'affirmer, et les goyim le savent mieux que nous. Nous devenons le milieu dans lequel nous évoluons. C'est pour cette raison qu'ils ont des soupçons. Ne savent pas trop sur quel pied danser. Et que, dans leurs moments de désarroi les plus aigus, ils nous imaginent manipulant les fils de l'Histoire.

Ma théorie est la suivante : la méfiance des goyim est la rançon de notre don, une simple contrepartie, le tribut que nous acquittons pour la facilité qui nous a été octroyée à devenir une multitude d'Autre sans nous perdre.

Comment pourrions-nous leur en vouloir ?

Le masque est devenu notre nature.

Nos gardiens, jadis, n'appréciaient pas qu'il en fût ainsi, et sur ce point, je partage leurs réserves. Un homme doit marcher la tête haute.

La première fois que j'ai tué quelqu'un, j'ai ressenti une sorte d'amertume. Un sentiment, je crois, de l'ordre de la frustration (à Auschwitz, un matin, j'avais bousculé un homme qui marchait devant moi, j'étais épuisé, il est tombé, moi pas, un garde s'est approché et l'a abattu. C'est différent).

La première fois que j'ai tué quelqu'un de ma propre initiative, j'ai eu le sentiment de remettre un peu d'ordre dans ce monde. J'ai marché à la rencontre de cet homme que je ne connaissais pas, il n'y avait personne d'autre que nous dans la rue, et je lui ai tiré une balle au niveau du cœur. Puis une deuxième. Un Arabe d'une quarantaine d'années, barbu, comme on en voit à la télévision en train de raconter des inepties sur les vices de l'Occident. Coiffé d'un calot blanc. Tennis aux pieds. Je l'ai laissé se vider sur la chaussée.

De temps à autre, si la météo s'y prête et que ma hanche le permet, je me rends au point de ralliement d'une manifestation – les homosexuels, les veuves d'hommes torturés sous la dictature chilienne, les producteurs de lait – et j'assiste à la formation du cortège. Je viens un peu en avance pour ne pas rater l'instant du départ, parce que c'est là qu'on s'imprègne le mieux de l'ambiance. Je déambule au milieu des gens, les mains croisées derrière le dos, je ne dis rien, je fume une cigarette, j'observe, on ne me prête aucune attention, je m'attarde sur certains visages, certaines expressions, des chants, des mots, la manière dont les gens font bloc. C'est parfois très beau.

La veille du soir où j'ai tué l'Arabe, j'avais assisté à une manifestation de soutien au peuple palestinien, place de la République. Il y avait du monde cet après-midi-là. Ça ne m'avait pas réellement surpris. Je me doutais qu'il y aurait davantage de monde que pour les Noirs ou les Bosniaques. Il y avait de nombreux jeunes. Beaucoup n'avait pas l'air plus arabe que moi. Ça ne les empêchait pas de porter par-dessus leurs épaules le foulard des combattants palestiniens, de lever le poing en soutien à leurs frères, d'afficher un air résolu qui, je dois le dire, n'était pas dénué de grandeur. Ça me rappelait les marches de soutien à Israël durant la guerre des Six Jours. Et que ça donnait de la voix ! Et que ça frappait dans les mains !

Le temps passe toujours. Je me tenais là, ému. Je prêtais ma considération à ceux qui, au gré de l'inspiration, se fendaient d'un "Mort aux Juifs !" repris par une partie du cortège. Je retrouvais mes vingt ans. La nostalgie, c'est quand même un sentiment bizarre.

D'être là où j'étais cet après-midi, place de la République, dans Paris où j'ai fait ma vie, où je mourrai, au milieu de cette jeunesse qui refusait d'abdiquer, de tant d'êtres soudés par l'indignation, j'ai été pris d'une sorte de vertige.

J'aurais voulu les crever un par un.

Comprenez-moi. J'ai beau être sensible à ce que l'on flatte mes belles années, "Mort aux Juifs !" ça mérite autre chose que des gamins en keffieh et une poignée d'arabes vivant d'allocations. "Mort aux Juifs !" ça n'est pas de cette manière qu'il faut le dire. Dans les bouches que je ne distinguais pas, il n'y avait que le ton de juste. Plein d'ardeur. Fier. C'est nécessaire mais ça ne suffit pas. Pas à moi, en tout cas. "Mort aux Juifs !" ça ne se dit pas seulement haut et fort. Ça se dit comme Bonjour. Ou Merci. Ça se dit en costume trois pièces, les mains blanches, les souliers bien cirés. Dans les bureaux des ministères. Ça se dit aux journalistes sur un ton docte. Ça se dit aux enfants avant qu'ils prennent le chemin de l'école. Ça se dit pour tuer le temps. Ça doit vous glacer son youtre. Lui faire comprendre. Une bonne fois. Ça doit en promettre. Ouvrir des perspectives. Apaiser.

Il faut de la discipline pour donner au monde un "Mort aux Juifs !" qui en impose. Il faut une discipline terrible.

J'ai écouté sans a priori. Je ne demandais qu'à être indulgent. Non, vraiment, ces "Mort aux Juifs !" n'arrivaient pas à la cheville de ceux de mes vingt ans.

J'aurais souhaité les crever un par un. Les regarder pisser le sang.

La nostalgie, décidément, est mauvaise conseillère.